

L'INCONSCIENT ROMANTIQUE : FREUD ET LE ROMANTISME¹**Paul-Laurent ASSOUN***Université Paris Diderot*

Cette rencontre amicale, sous le signe de la conjonction psychanalyse et littérature, à laquelle j'ai consacré une recherche de longue date, m'est d'emblée apparue comme l'occasion propice de faire le point sur la question du romantisme, qui fait l'objet des recherches de la SERD, en l'abordant du point de vue du legs à la psychanalyse. C'était une façon spontanée de faire d'une pierre deux coups, avec l'idée que ce pourrait se révéler... le même « coup ». Question privilégiée et peut-être paradigmatique, tant quant aux affinités électives freudiennes à la chose littéraire qu'au contenu même de cette transmission romantique au « savoir de l'homme ».

Au-delà d'un inventaire des liens entre romantisme et psychanalyse, je voudrais instruire l'interrogation suivante : comment situer en son juste lieu le rapport du créateur de la psychanalyse au romantisme ? Ce qui peut en retour nous renseigner sur la signification inconsciente de la position romantique. Si une « psychanalyse du romantisme » n'a pas d'intérêt en soi, l'examen de la subjectivité romantique à l'aune de l'inconscient s'avère éclairant. Cette question a donc un double enjeu :

- D'abord, situer la psychanalyse comme réception du romantisme, réception cryptée en quelque manière. Parler par exemple d'héritage romantique de la psychanalyse constitue une généralité admise, mais imprécise, car il s'agit d'envisager aussi bien les tensions de cette transmission.
- Ensuite, préciser le lien entre inconscient, savoir et écriture, question structurale, mais plus spécifiquement dans cet espace d'interface entre psychanalyse et romantisme (comme tendance, courant et école) : ce pourrait bien être l'exemple qui désigne la chose même, celle de l'inconscient.

Je procéderai dès lors en trois temps :

- En premier lieu, situer le romantisme dans le champ des inclinations littéraires de Freud, dans sa « cartographie littéraire ».

¹ La présente contribution s'appuyant sur une recherche antérieure, nous renvoyons dans les notes qui suivent à celles de contributions qui en développent les aperçus évoqués ici.

- En second lieu, évaluer le différend autour de l'inconscient du vécu romantique et de la position analytique, donc sur la chose même, soit l'Eros et le rêve, production inconsciente donnant l'accès « royal » à l'inconscient et à son interprétation.
- En troisième lieu, oser une interrogation, au moyen de la psychanalyse sur, sinon l'essence du romantisme, du moins sur : « Que veut le romantique ? » -- question plus centrée mais au fond plus radicale.

À la recherche du « romantisme » : destins d'un signifiant

D'abord, de quel romantisme s'agit-il ? On sait que le terme lui-même a transité de son usage anglais à son usage allemand en passant par l'usage français. Désignant d'abord ce qui a trait au roman au XVII^e siècle, bref le « romanesque », le *romantic* touche à une sensibilité solidairement picturale et littéraire, le mot français constituant la traduction de l'anglais et c'est à ce titre qu'on le retrouve dans les *Rêveries du promeneur solitaire* de Rousseau. Une mutation se produit avec le mot allemand *romantisch*, apparu à la fin du XVII^e siècle, mais prenant tout son essor au XIX^e siècle, renvoyant aux œuvres littéraires inspirées de la chevalerie et du christianisme médiéval et qui s'oppose dès lors à « classique ». Freud a d'abord en principe à se situer par rapport au romantisme dit allemand, installé depuis les années 1820. De « romanesque » et « pittoresque », le terme « romantique » prend un sens spéculatif en Allemagne avec les frères Schlegel. Ainsi s'élève-t-il au rang de *Weltanschauung* ou vision du monde, avec sa connotation de mystère.

On peut partir d'un constat massif en examinant les prédilections littéraires de Freud : dans sa vaste culture – car il s'agit bien, indépendamment de sa fonction de créateur de la psychanalyse, d'un *Kultur Mensch* –, le romantisme a la portion congrue. Un signe matériel symptomatique est que, dans l'index de ses *Gesammelte Werke* (Fischer Verlag), on cherchera en vain le mot *Romantismus*, ce qui n'est au reste pas fait pour encourager la confrontation.

Parmi ceux que l'on désigne comme « pré-romantiques », terme imposé par l'histoire littéraire tardivement (1923), Goethe d'abord – l'auteur le plus cité de l'œuvre freudienne, aussi bien considéré comme le maître classique de la littérature allemande – ainsi que Schiller figurent en revanche en bonne place. Dans la liste de ses auteurs amis, tels qu'il les expose en 1911 en réponse à un questionnaire, on ne trouve pas d'auteur romantique, mais des auteurs réalistes tels Gottfried Keller ou Conrad Meyer. Freud somme toute demeure un « classique ». Et le romantisme comme tel y brille par son absence.

Tout d'abord, ce qui indispose le créateur de la psychanalyse dans la « vision du monde » ou *Weltanschauung* romantique, ou du moins explique qu'il ne s'en approche guère, c'est l'exagération de l'affect, l'élévation métaphysique, l'exaspération du fictionnel, la gravité tragique, la sublimation

et surtout l'idéalisation de la souffrance... Freud répugne plus généralement à toute vision totalisante.

Chez Freud, l'affect porte d'autant plus qu'il est teinté d'humour – Heine a ainsi sa préférence. Lorsque Lou Andréas-Salomé lui lit un hymne nietzschéen à la Douleur, il réagit en déclarant qu'un simple « bon rhume » le guérirait d'un tel élan lyrique² ! Point donc chez Freud d'apologie et d'esthétique de la souffrance, pas plus qu'il ne tolérera un dolorisme plaintif : face à la maladie, s'impose une posture stoïcienne, ce qu'il démontre dans son rapport quotidien à la maladie la plus térébrante, son cancer de la mâchoire.

Ensuite, Freud adhère au mode de déchiffrement du réel par la science, exprimant une défiance viscérale envers la surenchère spéculative et ce qu'il appelle « crampes philosophiques³ ». Hegel, qui a doté le romantisme de ses titres de noblesse philosophiques en quelque sorte, par le statut qu'il accorde au « pour-soi » ou subjectivité dans la *Phénoménologie de l'esprit*, demeure incompréhensible au créateur de la psychanalyse, à son dire⁴, le signifiant explicitement dans les *Nouvelles Conférences sur la psychanalyse*. On peut bien parler d'apories entre « l'entendement freudien » et la Raison dialectique, que nous avons détaillées ailleurs⁵. Il ne jouit pas du débordement de la science par la « Philosophie de la nature ». Cela ne l'a pas empêché de parler de l'évocation de la Nature comme de ce qui a décidé de sa vocation de chercheur et qui l'a orienté vers la médecine. C'est bien un poème éponyme attribué à Goethe – en fait d'un certain Tobler –, déclamé par un « philosophe populaire », qui aurait décidé le jeune Freud à se tourner vers la médecine et les sciences de la nature, ce qui comporte une forme de romantisme... Ainsi se réfère-t-il à Faust, un Faust romantique, surtout celui du *Second Faust* de Goethe. « L'esprit faustien » est indispensable au geste de création de la psychanalyse. Il reproche à Breuer son manque d'« esprit faustien » qui l'a empêché, malgré toutes ses qualités, d'assumer la découverte de l'inconscient et de son ressort sexuel. Il y a bien chez Freud une passion – pulsionnelle – de savoir qui n'en fait pas un positiviste simplement « objectivant ». La distance, ou pire, l'indifférence de Freud envers le romantisme allemand – sur lequel il va falloir revenir – entre en contradiction avec cette filiation. Reste qu'il prétend mener une investigation des processus psychiques (inconscients) sur le modèle de l'investigation des processus naturels, dans une perspective en ce sens « positive ».

« Science de l'inconscient » et écriture de l'inconscient

² Paul-Laurent Assoun, *Freud et Nietzsche* (1980), Presses universitaires de France, Quadrige, 4^e éd., 2008, p. 78-79.

³ Paul-Laurent Assoun, *Freud, la philosophie et les philosophes* (1976), Presses universitaires de France, Quadrige, 2^e éd., 2005.

⁴ Sigmund Freud, *Nouvelle Suite des leçons d'introduction à la psychanalyse*, Presses universitaires de France, Quadrige, 2010.

⁵ Paul-Laurent Assoun, *L'Entendement freudien. Logos et Anankè*, Gallimard, coll. Connaissance de l'inconscient, 1984.

C'est d'ailleurs que vient le rapprochement. En contraste du rationalisme cartésien, ce n'est pas un hasard si les « philosophes de la nature » (*Naturphilosophen*) d'inspiration romantique ont mis en évidence le « plus que conscient ». Reste en effet une question qui relève de l'histoire des idées : l'anticipation par le romantisme des thèmes fondamentaux de la psychanalyse. Un nom se dégage ici, celui de Gotthilf Heinrich von Schubert, auteur d'une « Symbolique du rêve » (1814), qui cherche à dégager la cohérence sous-jacente à l'activité onirique. De fait, c'est dans la *Traumdeutung* (*L'Interprétation du rêve*) que Freud reconnaît la dette historique envers ces auteurs de la mouvance romantique. C'est en effet une composante essentielle de la sensibilité romantique, comme on dit, d'être sur la piste d'une « psychologie des profondeurs » (expression au reste plus jungienne que freudienne, bien que Freud l'emploie). Il aurait pu aussi bien solliciter Carl-Gustav Carus, qui scrute le « mythe de l'inconscient » avec les ressources de la *Naturphilosophie*.

On peut même dire que le romantisme croit plus à « l'Inconscient » que le créateur de la psychanalyse. Car c'est justement l'effet de la psychanalyse d'arracher la vie psychique à la fois au « primat de la conscience » – en ce sens solidaire du romantisme – et de la croyance à l'Inconscient comme principe majuscule. Aux analystes interprètes du rêve eux-mêmes, il recommande de « ne pas croire au mystérieux inconscient⁶ », comme une sorte de signifié fondamental ou un « contenu latent » absolu, mais de mettre l'accent sur le travail d'entre-deux avec le « contenu manifeste ». En ce sens, depuis Freud, il n'y a plus d'« Inconscient », celui-là même qu'exaltent les romantiques. Bref, la psychanalyse est loin de tout néo-romantisme, elle n'est nullement encline à exalter les forces de l'âme (ce qui est le cas de Jung). Pas non plus, chez Freud, de déchaînement des puissances du symbole et du symbolisme. Pas d'exaltation du mythe qui est plus déformation qu'expression d'un contenu refoulé, à ce titre au reste d'autant plus riche en signification, en faisant un « mi-dire » de la vérité, selon l'expression de Lacan.

Le « plus que réel » fantastique ou l'Unheimliche

Nous voilà donc de nouveau dans la discordance entre freudisme et romantisme. Mais ce qui nous encourage à insister, c'est qu'il y a chez Freud une tension entre réalisme et « fantastique » qui renvoie aux effets du refoulé, dans le réel et l'écriture.

Le cœur en est l'*Unheimliche* ou « inquiétante étrangeté ». Il en trouve le paradigme concret chez Theodor Amadeus Hoffmann, « maître inégalé de l'*Unheimliche* », au dire de Freud. Nous renvoyons sur ce point à notre analyse de la filiation hoffmanienne avec l'essai éponyme de Freud (1919⁷). Ce retour du refoulé au cœur du réel, qui fait que le sujet se trouve confronté à des

⁶ Sigmund Freud, *Remarques sur la théorie et la pratique de l'interprétation du rêve* (1923), in *Résultats, idées, problèmes*, II, 1921-1938, Presses universitaires de France, coll. Bibliothèque de psychanalyse, 4^e éd., 1995.

⁷ Paul-Laurent Assoun, « Unheimliche Das. Inquiétant et étrangeté », in *Encyclopédie du fantastique*, Éditions Ellipses,

« impressions » qui amènent un retour de croyances infantiles, a son versant dans l'écriture. Les romantiques, maîtres de l'angoisse et du « hors monde », y apportent leur contribution, majeure. C'est donc par l'écriture et le travail inconscient qu'elle enclenche que le romantisme s'avère un éclaircisseur éminent de la psychanalyse. C'est cette écriture qui a constitué la thématique dont la psychanalyse extraira le contenu inconscient.

Le sujet romantique

Les affinités véritables entre romantisme et psychanalyse sont à chercher dans *l'expérimentation de la subjectivité et de ses divisions*, pour laquelle le romantisme prend date pour le sujet de la psychanalyse, entendons le sujet que le savoir de l'inconscient postule comme instance. Ce qui permet de situer en miroir le sujet romantique et son « univers ».

Que veut le romantique ? Voilà la question que la psychanalyse peut éclairer en miroir de son propre mouvement de « découverte ».

C'est d'abord un culte de la subjectivité, tissant la continuité du récit. Le sujet du romantisme institue « sa majesté le Moi » dont il est question dans *L'Écrivain et le fantasmer* (1908). Cette composante narcissique fait du romantique un sujet auto-centré, mais aspirant à l'altérité, qui place son point de jouissance à *se sentir désirer*. Il expérimente la division, la met inlassablement en récit, lui dédie un récit « auto-graphique », mais veut jouir de sa « division » jusqu'au bout, il en fait ses délices, sans vouloir ni pouvoir en savoir le « fin mot », ce qui est en revanche l'ambition et le désir propre de la psychanalyse. Le romantisme lui signifie une notification de « non-savoir » mais le met magistralement en écriture.

La psychanalyse vient divulguer dans l'ordre du savoir ce que le romantisme reconduit dans l'ordre du mystère traqué par l'écriture. Le romantique – c'est là si l'on veut, un diagnostic, faisant droit à son propre désir – veut jouir de l'inconscient à son profit, soit à l'expansion et l'intensification de la subjectivité. En d'autres termes, il vise à protéger le bénéfice de son symptôme et le faire passer au compte de la sublimation. Il veut plus précisément jouir du fantasme, enclos dans le récit auto-graphique, en une *Selbstdarstellung* ou « autoprésention » (terme employé par Freud dans la présentation de sa vie et de son œuvre jumelées dans l'écrit éponyme de 1925).

Le « culte du désir » ou les orages désirés

On touche là au trait le plus distinctif du romantisme, soit la mise au centre du rapport au Moi, au monde et à l'autre, instaurant l'instance du Désir, gratifié d'une majuscule. La vie ne vaut

2010, p. 964-970, ainsi que « Psychanalyse et fantastique, psychanalyse du fantastique », *ibid.*, p.760-776.

d'être vécue, aux yeux du romantisme, que si elle est animée par la « brûlure du désir », expression durassienne qui l'exprime au mieux.

Cela met en avant toute la gamme d'affects, qui va de la pulsion à l'amour. Le désir est stratégique en ce qu'il va au-delà de l'excitation⁸ et du ressort pulsionnel ou encore de la jouissance. Il est le sentiment intense du manque orienté vers l'autre, allant de l'illusion à la désillusion (*Enttäuschung*).

Chez Freud, le registre du désir commence avec le *Wunsch*, soit le mouvement de répétition de la satisfaction pulsionnelle, il est de l'ordre du « encore ». Mais il prend toute sa force avec le registre du fantasme⁹. Le romantisme a joué un rôle essentiel pour exalter la puissance du fantasme, en sorte que, s'il ne l'a pas inventé, il lui a donné ses titres de noblesse culturelle. C'est cette dimension de « hors-monde » qui à ses yeux donne sa valeur au monde, ce que l'ensemble des œuvres romantiques s'emploie à étayer. Telle « la promesse de bonheur¹⁰ » au sens stendhalien. Corrélativement, se dégage la dimension de l'angoisse, sentiment du manque, mais qui est aussi le signe poignant du désir¹¹. Le désir tendu entre satisfaction fantasmatique en sa « valeur d'affect » et angoisse, c'est en effet le principe du vécu, de l'*Erleben* romantique et il a si bien mis en écriture le fantasme, en sa forme sublimée, qu'il en a gardé une marque romantique. Ce n'est pas un hasard si cette notion de « valeur d'affect » (*Affektwerte*) est au cœur de la « psychologie de l'amour » freudien : elle est illustrée par ce que l'on nomme « amour courtois », où l'interposition d'une barrière à la satisfaction, d'un interdit fait monter la qualité affectale, le « sentiment amoureux » dans le couple¹².

On peut même avancer que le romantisme a contribué à la production même du désir, par l'écriture contrastée et intriquée du fantasme et de l'angoisse – ce qui culmine au moment pubertaire que l'on désigne comme « adolescence ». René, héros de l'œuvre éponyme (1802) de Chateaubriand, en est le paradigme. « Levez-vous, orages désirés... », « Levez-vous vite, orages désirés qui devez emporter René dans les espaces d'une autre vie ». Incantation qui en appelle à des « transports ». On peut d'ailleurs voir dans le texte de Chateaubriand une belle description, à travers « le cas René », du drame pubertaire qui expérimente la brûlure du désir jusqu'en ses blessures. Le romantisme a d'ailleurs contribué de façon décisive à élever la « puberté » à la dignité de l'« adolescence », poussant vers le haut ce moment historique du drame de la rencontre du sexuel et de la castration, justement en sympathisant avec le drame existentiel adolescent. Bref,

⁸ Paul-Laurent Assoun, *L'Excitation et ses destins inconscients. Court traité psychanalytique de l'excitation*, Presses universitaires de France, 2013.

⁹ Paul-Laurent Assoun, *Leçons psychanalytiques sur le Fantasme*, Anthropos/Économica, coll. Poche psychanalyse, 2007.

¹⁰ Stendhal, *De l'amour* (1822), livre I, chap. XVII.

¹¹ Paul-Laurent Assoun, *Leçons psychanalytiques sur l'angoisse* (2002), Anthropos/Économica, 5^e éd., 2014.

¹² Paul-Laurent Assoun, *Le Couple inconscient. Amour freudien et passion postcourtoise* (1992), Anthropos/Économica, 2^e éd., 2014.

le romantisme confronte à la pulsion en la « poussant vers le haut », par une sublimation, opération inconsciente qui idéalise le « sublime » au sens esthétique.

L'écriture de la mélancolie

De plus, ce désir exalté renvoie à une dimension mélancolique. Le désir romantique est comme la « formation réactionnelle » d'une inclination mélancolique, lien à un objet perdu. La subjectivité romantique est à la fois endeuillée et désirante, liant le chant et le désespoir... En atteste en sa version française le « mal du siècle » de Musset¹³. La maladie même (la « phtisie ») vient manifester une inflexion vitale érotisée, surcompensée par une exaltation désirante. Ces deux composantes se croisent autour d'une complaisance *éperdue* dans l'amour *perdu* – non sans résonance masochiste¹⁴. Mélancolie qui jouit d'elle-même, ce que l'écrit porte à l'expression.

« Ne pas céder sur son désir », ce que Jacques Lacan présente comme l'enjeu de « l'expérience psychanalytique¹⁵ » n'est-il pas l'adage romantique ? En ce cas d'ailleurs, la conception lacanienne, du moins à cette période de son œuvre, dans le Séminaire sur *L'éthique de la psychanalyse* (1959-1960), relèverait d'une sorte de « néo-romantisme ». En fait, il n'en est rien, et il faut s'aviser ici d'un point essentiel. D'une part, le romantique qui veut « jouir de l'amour » et identifie l'être authentique au désir met sur la piste d'une dimension essentielle du sujet en relation avec le désir. Mais d'autre part, il exalte la valeur imaginaire du désir, il « sur-accentue » en quelque sorte la jouissance fantasmatique, comme le confirme le romanesque et le théâtralisme inhérents au sujet hystérique – là où la psychanalyse convoque le sujet au réel de son désir. Une cure analytique consiste en quelque sorte à traverser le romantisme symptomatique de son désir pour en assumer le réel, celui du conflit dont le symptôme est l'effet.

En somme, le grand Œuvre romantique est l'écriture effrénée du fantasme, faisant miroiter pour le lecteur l'objet du désir dont il tire un chant. Épanchement sans précédent de la subjectivité – parallèlement à l'apport kierkegaardien. La psychanalyse fait coupure par le savoir dans le fantasme, mais c'est comme si le romantisme avait « travaillé » pour la psychanalyse : ne fallait-il pas que le « fantasme » soit ainsi magistralement isolé pour être transmis et soumis à l'analyse ? Ainsi leurs destins, au-delà de l'amalgame, sont-ils liés par la « cause du désir » et l'écriture de l'inconscient...

¹³ Paul-Laurent Assoun, *Tuer le mort. Le désir révolutionnaire*, Presses universitaires de France, 2015.

¹⁴ Paul-Laurent Assoun, *Leçons psychanalytiques sur le masochisme* (2003), Anthropos/Économica, coll. Poche psychanalyse, 2^e éd., 2007.

¹⁵ Jacques Lacan, *Le Séminaire VII, L'éthique de la psychanalyse* (29 juin 1960), Éd. du Seuil, coll. Le Champ freudien, 1994.